



HWANG Sok-yong

PRINCESSE BARI

Roman traduit du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet



Éditions
Philippe Picquier

avant de la publication

HWANG Sok-yong

PRINCESSE BARI

Roman traduit du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DE L'INSTITUT CORÉEN DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE (KLT), SÉOUL



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
LIM YEONG-HEE

DU MÊME AUTEUR

Shim Chong, fille vendue, Zulma, 2012
Monsieur Han, Zulma, 2010
Le vieux Jardin, Zulma, 2010
L'invité, Zulma, 2004
Les terres étrangères, Zulma, 2004
L'ombre des armes, Zulma, 2003
La route de Sampo, Zulma, 2002

Titre original : *Barideki*

© 2007, Hwang Sok-yong

Publié en 2007 par Changbi Publishing Corp., Corée

Tous droits réservés

© 2013, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Topic Photo Agency/Corbis

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-0932-2

1

Lorsque ma famille a dû se disperser, j'avais à peine douze ans.

Avant, nous vivions à Chongjin dans une petite maison sur une hauteur dominant la mer. Les touffes d'azalées, au printemps, prenaient des teintes plus vives à l'aurore et au coucher du soleil. À l'est, j'apercevais au loin la cime enneigée du Kwanmo flottant au-dessus d'un voile de brume. De l'autre côté, les lourds cargos de fer et les petits chalutiers évoluaient lentement sur la mer en vrombissant. Les mouettes s'élançaient à vive allure, brisant les rayons du soleil réfractés par les vagues qui scintillaient comme des écailles de poisson. J'attendais mon père au retour de son bureau sur le port, ou bien ma mère revenant de ses courses. Si j'allais si souvent tout en haut, au bord de la falaise, c'est parce que j'aimais contempler la mer en laissant passer le temps.

Nous étions une grande famille : il y avait ma grand-mère, mon père et ma mère, plus six sœurs, toutes plus âgées que moi. Pendant presque quinze ans, ma mère était allée de grossesse en grossesse ; à peine accouchée, elle se trouvait de nouveau enceinte. Les intervalles entre nous étaient d'un à deux ans,

rarement davantage. Ma plus grande sœur, ainsi que la deuxième, n'ont jamais oublié la peur qu'elles éprouvaient le jour où notre mère devait accoucher.

Dans ces moments, c'est ma grand-mère qui faisait office de sage-femme. Mon père s'impatientait devant la porte de la chambre en fumant cigarette sur cigarette. Il en a été ainsi jusqu'au troisième enfant. Pour les suivants, quand tout indiquait que ma mère était sur le point d'accoucher, au lieu de rentrer le soir, il se portait volontaire pour la garde de nuit au bureau. A la naissance de Sooki, ma cinquième sœur, il a laissé éclater une colère contenue jusque-là. Il était rentré tôt le matin après sa nuit de veille. Ma grand-mère et ma mère étaient occupées à faire la toilette du nouveau-né dans une bassine d'eau tiède.

— A quoi ça rime, s'est-il écrié, de donner la vie à ces choses-là ?

Et, saisissant le bébé par les pieds, il lui a plongé la tête dans le baquet. Eberluée, ma grand-mère le lui a arraché des mains. La pauvre créature avait inhalé de l'eau par le nez et suffoquait pitoyablement, incapable même de pleurer.

Quand ma sixième sœur est née, mon père, furieux, a jeté le plateau du petit-déjeuner par la fenêtre, et ma grande sœur, qui traversait la cour au retour d'une visite au petit coin, a reçu le bol de *kimchi*¹ en pleine figure.

On peut se figurer ce qu'a pu être l'ambiance à la maison quand je suis née. « On restait toutes cachées dans notre chambre en retenant notre souffle », m'a raconté plus tard Jini, ma sœur aînée. Soni, ma

1. Condiment coréen accompagnant tous les plats, fait de chou ou de navet fermenté avec de l'ail et du piment.

deuxième sœur, qui était allée épier après avoir entendu mes premiers vagissements, est revenue en pleurant : « Oh là là ! Comment faire ? C'est encore une fille ! »

Ma sœur aînée les a averties : « Restez cachées ici, ne faites pas le moindre bruit quand le père reviendra ! »

Ma grand-mère m'a enroulée, toute couverte de sang, dans une serviette, puis elle n'a plus su que faire. Elle est allée s'asseoir bêtement près du feu à la cuisine. Tout en étouffant ses pleurs, ma mère m'a emportée dans la forêt près du village, à un endroit où personne ne s'aventurait jamais. Et là, elle m'a déposée dans un fourré au cœur d'un bosquet de pins et a étendu un drap sur ma tête. Avec l'espoir que je mourrais étouffée ou gelée par le vent froid du matin.

Quand, de retour, mon père a poussé la porte, ma mère, sa couverture remontée jusqu'au menton, n'a pas dit un mot ; à la cuisine, ma grand-mère toussotait d'une toux sèche. Il est reparti tout de suite : vu l'atmosphère, il avait compris, cette fois encore, qu'il était vain d'espérer un fils. Abattues, ma mère et ma grand-mère sont demeurées chacune dans son coin jusqu'à ce que le soleil soit haut dans le ciel. Ma grand-mère, enfin, est revenue dans la chambre :

— Où est-il, le bout de chou ?

— Je sais pas. Il est parti tout seul.

— Veux-tu mourir foudroyée par le Ciel ? Qu'en as-tu fait ?

Ma grand-mère s'est lancée à ma recherche partout dans la maison, dehors aussi, sans résultat. Elle redoutait une punition du Ciel ; et puis, elle se sentait si malheureuse pour sa bru et ses petites-filles. Aussi a-t-elle emporté un bol d'eau fraîche dans la

cour arrière et prié de toute sa ferveur en se frottant les mains pour supplier les dieux : « Vous qui régissez toutes choses, écarterez de cette maison tout mauvais sort, aidez-moi à retrouver le bébé vivant, consolez le cœur déchiré de ma bru, apaisez la colère de mon fils, prenez soin de nous et gardez-nous en bonne santé ! »

Et elle s'est à nouveau mise à tourner dans le quartier, mais sans plus de succès. Désespérée, elle s'est assise sur le *maru*¹ de la cour arrière. Son regard s'est posé sur Hindung ; pointant la tête hors de sa niche, la chienne la regardait fixement. Alors, ma grand-mère a aperçu la serviette blanche dans laquelle elle avait enroulé le bébé. Elle s'est élancée, le cœur gonflé d'espoir : j'étais là, entre les pattes de Hindung, profondément endormie et respirant paisiblement. La chienne avait dû suivre ma mère à distance, me renifler, tourner autour de moi avant de me rapporter dans sa gueule.

— *Aïgo !* Ma chère, mon adorable Hindung ! C'est donc le Ciel qui nous envoie cette petite !

Voilà sans doute la raison pour laquelle, depuis ma toute petite enfance, je me suis toujours sentie plus proche de ma grand-mère et de Hindung. La chienne était un *pungsan* au pelage blanc, d'où son nom de Hindung, qui signifie Blanche. Moi, jusqu'à mon centième jour, je n'ai pas eu de nom : personne ne s'en était soucié. Plus tard, quand ma famille dispersée fut réduite à devoir vivre dans une hutte sur l'autre rive du Tumen², ma grand-mère me racontait souvent une légende qu'elle avait entendue de sa

1. Espace planchéié devant la maison traditionnelle coréenne ou à l'intérieur (non chauffé).

2. Fleuve qui marque la frontière entre la Corée et la Chine.

grand-mère, l'histoire de la princesse Bari. Son récit se terminait toujours par « *Baryora, Barideki*¹, on l'appelle *Bari* ».

Bref, je n'avais pas de nom – jusqu'au jour où ma grand-mère en a parlé à table. Nous les enfants et ma mère, nous mangions autour d'une table ronde, tandis que ma grand-mère et mon père avaient pris place, comme d'habitude, devant une autre, carrée. Ma grand-mère s'est adressée à mon père :

— Dis donc, la petite dernière n'a toujours pas de nom. Que décide-t-on ?

Mon père a regardé ses enfants comme s'il les comptait, puis, d'un ton rogue :

— En général, on leur donne un nom jusqu'au sixième, même quand il y a des jumeaux, mais au-delà... et moi, je ne connais pas suffisamment de caractères...

— Tu as étudié à l'université, tu parles chinois et russe, tu sais lire les caractères, et tu ne saurais pas trouver de nom pour ta fille ?

En cette époque où le pays allait encore bien, quand il naissait des jumeaux, les journalistes de la presse écrite et de la télévision s'amenait, aussi bien à la campagne qu'en ville, et parfois la famille passait aux informations du soir. On disposait d'un système de couverture sociale de qualité, les enfants étaient élevés dans des crèches, du linge et des jouets leur étaient offerts par notre généreux Grand Leader. Jusqu'à la quatrième fille, on pouvait choisir, par exemple, les noms des quatre fleurs de la peinture traditionnelle : *mae* (prunier), *lan* (orchidée), *guk* (chrysanthème), *juk* (bamboo). Pour les deux

1. « Qu'on l'abandonne, on l'a abandonnée. »

suivantes, il était possible de trouver encore d'autres jolis caractères, si on se creusait un peu la tête. Mon père avait consenti des efforts pour ses six premières filles. Aussi mes sœurs s'appelaient-elles *Jin* (vérité), *Son* (bonté), *Mi* (beauté), *Jong* (paix), *Sook* (pudeur) et *Hyun* (sagesse)¹. Evocateurs de vertus jadis prisées, ces six caractères s'harmonisaient parfaitement. Quand, avec ma venue au monde, la famille a hérité d'une nouvelle fille, mon père a estimé que ces beaux caractères, si appréciés autrefois, n'avaient plus de sens : il ne leur trouvait plus que des défauts. Il a quitté la table sans répondre à la question. La discussion s'est poursuivie après son départ entre ma grand-mère et ma mère.

— Ta petite dernière, il faut bien lui donner un nom. Que suggères-tu ?

— Un nom qui exprimerait quelque chose comme le regret, le chagrin. On pourrait l'appeler *Mian* (excuse) ou *Sopsop* (désolation)...

— Il est vrai que j'ai déjà entendu des noms pareils. Dis-moi, tu l'avais abandonnée dans la forêt, n'est-ce pas ?

C'est ainsi que ma grand-mère a décidé de m'appeler *Bari*, l'abandonnée. Mais ce n'est que beaucoup plus tard, après avoir éprouvé mille tourments à travers le vaste monde, que j'ai compris le sens du nom choisi pour moi par mon aïeule.

Mon père avait été élevé par sa mère. Mon grand-père était mort à la guerre bien avant ma naissance. D'après ma grand-mère, c'était un héros : ses hauts

1. L'usage familier ajoute un *i* au prénom : ainsi *Jin* devient *Jini*, *Son*, *Soni*, *Mi*, *Mii*, etc.

faits avaient même été cités à la radio nationale. Il avait combattu dans une ville lointaine sur la côte sud, tenant tête à lui seul aux chars d'assaut de l'armée des « longs nez ». Quand, après le dîner, assis sur une natte dans la cour, nous passions un moment tranquille à contempler les étoiles, elle nous contait les exploits du grand homme, et chaque fois mon père faisait voler le mythe en éclats :

— Mais non, tu mélanges tout ! Ce que tu racontes, c'est un film russe !

— Comment donc ?

— On est allés le voir ensemble, ce film, au chef-lieu. Souviens-toi, c'est le Comité du Peuple qui nous y a emmenés en groupe. Tu confonds cette histoire avec celle de mon père !

Dans le film, un soldat de première classe placé en sentinelle s'endort dans les ruines de la ville. A la tombée de la nuit, sa compagnie évacue les lieux en l'oubliant. Apprenant que les troupes se sont retirées, l'armée ennemie entre sans trop de précautions. C'est le bruit des chenilles qui réveille le soldat solitaire. Tout au bout du boulevard, il aperçoit les tanks et les camions qui avancent, tous phares allumés, accompagnés d'ombres noires. Pris de panique, il pointe son fusil sans trop savoir ce qu'il doit faire. Et il finit par tirer au hasard. Quand il s'arrête, grand silence. La colonne ennemie a fait halte puis rebroussé chemin, persuadée que l'adversaire lui a tendu une embuscade dans l'obscurité. Le soldat quitte sa planque au milieu des ruines et déguerpit à toute vitesse. Il court toute la nuit sur les traces de son unité, qu'il rejoint au petit matin. Le lieutenant, le capitaine et enfin le commandant le congratulent à tour de rôle. On le décore, on en fait « un héros qui, à lui seul, a stoppé

l'avance de l'ennemi », et il se voit octroyer une permission spéciale.

Cela dit, mon père convenait que le sien avait été tué dans la région est. Le Comité du Peuple avait convoqué ma grand-mère pour lui annoncer sa mort. On lui avait offert quelques objets de la vie courante en guise de consolation. Et quand, ce jour-là, mon père s'était rendu à l'école, le maître l'avait fait monter sur l'estrade pour honorer le héros d'une minute de silence. Le soir même, ma grand-mère avait pris ses dispositions pour le rituel funéraire. Comme d'habitude, c'est par un rêve qu'elle avait appris la triste nouvelle.

En plein milieu de la nuit, entendant le toussotement familier de son mari, elle entrouvre la porte de la chambre. Dans son uniforme déchiré, il est là, devant elle, debout dans la cour inondée de clair de lune. Ma grand-mère lui demande d'où il vient. Il arrive par Mukho, Gangeung, Sokcho, répond-il, il a passé plus de vingt cols. Il porte un petit baluchon en bandoulière. Ma grand-mère l'invite à le poser sur le *maru* et à entrer, elle lui préparera un déjeuner. Mais il reste immobile, dehors, sans se déchausser, disant qu'il doit repartir, qu'il a encore un long chemin à faire. Tandis qu'elle tend la main pour lui prendre son baluchon, il s'éclipse. La cour est vide.

Elle avait été réveillée en sursaut par un frôlement sur sa main à proximité de l'oreiller. Allumant la lampe, elle avait constaté que des vêtements étaient tombés de l'armoire dont la porte s'était soudainement ouverte. Le complet matelassé de son mari et son gilet en peau de lièvre, qu'il avait rangés au

moment de prendre l'uniforme militaire, gisaient sur le sol. Elle s'était procuré une bouteille d'alcool, un poisson séché et quelques fruits pour préparer, le soir, une table digne de la cérémonie funèbre en l'honneur du défunt, puis elle avait brûlé ces vêtements.

Il arrivait souvent à ma grand-mère de voir des fantômes batifoler et d'entendre leur conversation. Depuis que mon père était tout petit, elle faisait ses prières devant un bol d'eau fraîche dans la cour de derrière et invoquait la bienveillance des dieux qui régissent l'univers. Quand cette pratique a été interdite, elle n'en a pas moins continué de prier, mais à la cuisine, assise à côté du feu. Au début, mon père et ma mère ont tenté de l'en dissuader, il leur est même arrivé de se disputer à ce propos.

— Tu devrais l'empêcher de faire ça, c'est des superstitions !

— Tu parles, elle ne m'écoute pas ! Elle dit qu'elle voit des esprits, ça me fait peur, je n'ose plus lui en parler. Ce doit être une tradition dans ta famille ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Une tradition chez nous ?

— La grand-mère de ta mère était chamane à Hamheung, on le sait bien, non ?

— Tu dis n'importe quoi. Ces choses-là, ça peut être lourd de conséquences ! Ne t'avise pas de raconter ces sornettes au-dehors.

— Personne n'ignore au village que la grand-mère de ta mère était une grande chamane...

— Putain, ferme-la ! Nous, on est une lignée de pauvres paysans. On fait partie de ceux qui constituent le terreau de la République !

D'après ma grand-mère, mon père avait été un élève brillant dès l'école du Peuple. La guerre finie,

des militaires chinois étaient restés sur place ; mon père en avait profité pour apprendre leur langue et, quand les gens devaient aller à la caserne chinoise pour régler certaines affaires, c'était lui qui les accompagnait. Sorti major de son lycée, il avait été gratifié d'une recommandation pour entrer à l'université de Pyongyang.

S'il avait épousé ma mère, c'était par la volonté de ma grand-mère. Lors de ses premières vacances universitaires d'été, il était venu passer une semaine à la maison après avoir effectué son quota de journées de travaux collectifs.

— Maman, un verre d'eau fraîche, s'il te plaît ! avait-il demandé en arrivant chez lui.

Il avait vu sortir de la cuisine une fille toute petite, aux cheveux courts, avec un verre d'eau qu'elle tenait à deux mains.

— Camarade, qui êtes-vous ? lui avait-il demandé en la fixant d'un air ahuri.

— Quelle question, c'est ta femme ! avait répliqué ma grand-mère.

Pris de panique, il avait couru à la station de bus pour reprendre au plus vite le train de Pyongyang. Deux semaines plus tard, on l'avait sommé de se présenter au bureau des affaires scolaires ; l'air sévère, le professeur chargé du suivi des étudiants lui avait, d'un signe du menton, enjoint de s'asseoir.

— Je me faisais une tout autre idée de toi ! J'apprends que tu es marié alors que tu es encore étudiant... Cela, ma foi, je veux bien l'admettre : ta mère est seule, dans ta famille les enfants sont rares, je comprends tout cela. Mais pourquoi abandonner ta femme ?